

## **Festival de Cannes** **Resnais, Von Trier, Tarantino... et les autres**

Pierre Pageau

---

Numéro 262, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Pageau, P. (2009). Compte rendu de [Festival de Cannes : Resnais, Von Trier, Tarantino... et les autres]. *Séquences*, (262), 7–11.

## FESTIVAL DE CANNES

### RESNAIS, VON TRIER, TARANTINO... ET LES AUTRES

La sélection 2009 s'annonçait comme une des meilleures jamais vues. Fidèle à sa politique des auteurs, le Festival a choisi de grosses «pointures» (Resnais, Loach, Campion, Haneke, von Trier, Tarantino) pour la Compétition officielle. Comme bien d'autres, nous salivions en pensant à tous ces films qui seraient certainement d'un calibre fort relevé. Malheureusement, au finish (pour parler comme nos cousins français), il y a eu plusieurs déceptions. Il faut alors se rabattre sur les compétitions parallèles, en particulier Un Certain Regard ou La Quinzaine des réalisateurs pour trouver de petits bijoux méconnus.

PIERRE PAGEAU

#### COMPÉTITION OFFICIELLE

**A) QUELQUES RÉUSSITES :** En compétition officielle, il y a des films qui font preuve d'un réel travail d'expérimentation formel. De ce lot, **Le Ruban blanc**, **Les Herbes folles** et **Un prophète** furent généralement bien reçus par le public. Mais, **Antichrist** et **Kinatay** ont été qualifiés de pires films jamais présentés à Cannes. Pourtant, il s'agit dans tous ces cas d'œuvres filmiques véritables.

**Le Ruban blanc** de Michael Haneke a reçu une Palme d'or totalement méritée. C'est une œuvre de rigueur, de perfection. Avec la froideur esthétique à laquelle Haneke nous a habitués, le film nous rappelle l'esthétique, et l'éthique, des Bergman, Dreyer, Bresson. Vers 1913-14 en Allemagne, dans une petite communauté protestante, plusieurs événements inquiétants se produisent. Qui sont les coupables ? Le pasteur ? Ses enfants ? Les paysans ? Leurs enfants ? Il y a, encore ici, quelque chose de «caché». Le choix du noir et blanc est lié à une morale implacable, celle d'un pasteur qui, comme celui d'**Ordet** de Dreyer, ne doute pas que sa vision du monde soit la seule qui mérite d'exister. Et pourtant, elle mène bien directement aux germes du nazisme.

**Les Herbes folles** d'Alain Resnais. (Prix spécial pour l'ensemble de sa carrière et sa contribution exceptionnelle à l'histoire du cinéma) est une grande démonstration de cinéma jeune, libre, fait par un «vieux» cinéaste (86 ans). Une dame (Sabine Azéma) perd son portefeuille; un monsieur (André Dussolier) le retrouve et veut le remettre à la dame. La suite

relève de la fantaisie la plus pure, créée par quelqu'un qui aime le cinéma ludique plus que tout. Le récit est déconcertant et la finale est ouverte; elle laisse croire que nous étions dans un conte. Bref, un film qu'il faut absolument revoir.

Dans **Un prophète** de Jacques Audiard (Grand Prix), le personnage de Malik El Djebena se retrouve, à 19 ans, en prison. De mission en mission, il se gagne la confiance des Corses, qui règnent en maîtres dans ce milieu. Audiard nous offre une vision inédite de la prison, de sa brutalité, et des rapports entre divers groupes ethniques (en particulier, entre les Corses et les musulmans). On est toujours «entre les murs» avec une mise en scène étouffante. Dans ce milieu, Malik va beaucoup «apprendre»: **Un prophète** est d'abord le récit d'une initiation à la violence. Malik est un «héros très discret», mais des moments fantasmatiques révèlent sa vie intérieure.

**Kinatay** (qui signifie «massacre») du cinéaste philippin Brillante Mendoza met notre patience à rude épreuve, comme il l'a fait l'an dernier avec **Serbis**. Mais **Kinatay** se mérite le Prix de la mise en scène; au grand déplaisir de nombreux spectateurs et critiques. Ce film nous impose un «long voyage dans la nuit», alors qu'un jeune policier assiste aux meurtre et démembrement d'une prostituée par ses collègues policiers. Par son grand réalisme, cette violence nous déstabilise. Pour Mendoza, il ne peut être question de «faire du cinéma» avec cette violence. L'inconfort créé par les choix de mise en scène (bande sonore assourdissante et plans statiques en temps réel) correspond bien au message véhiculé.

## CANNES

**Antichrist** de Lars von Trier (Prix d'interprétation féminine pour Charlotte Gainsbourg) aura probablement été le film le plus hué cette année. Ce qui est toujours un bon signe. Von Trier se fait plus provocateur que jamais; tellement qu'il y aura une version censurée du film pour les «pays prudes». En effet, des scènes de mutilations génitales explicites rendent le film presque insupportable. Mais, un grand cinéaste, comme un grand poète, crée de nouvelles images; von Trier réussit cela. Que l'on pense en particulier à cette image des racines d'un arbre d'où émergent des mains (du Hieronymus Bosch). En conférence de presse, il se déclare «le plus grand cinéaste vivant!». Oui, il a un (trop) gros ego, mais lui, au moins, est venu à Cannes pour présenter une œuvre filmique totale.

**B) QUELQUES FILMS SOUS-ESTIMÉS :** Comme c'est trop souvent le cas, les trois comédies ont été sous-estimées : **Taking Woodstock** (Ang Lee), **Looking for Eric** (Ken Loach) et **Le Temps qui reste** (Elia Suleiman).

**Taking Woodstock** est un *biopic* qui sait allier histoire et légèreté. Elliot, le personnage principal, est un jeune homme qui veut essentiellement aider ses parents. Et qui, pour ce faire, va les entraîner dans la folle aventure de Woodstock, le plus gros show rock de l'histoire. Mais Elliot ne verra rien du Woodstock musical. Lee brosse plutôt un portrait du contexte social et psychologique de l'époque. Et c'est ce contexte qui est l'occasion pour Elliot de s'affirmer, aussi bien dans son identité gay que dans son identité de fils. Le Woodstock original a été vécu comme une forme de libération et d'esprit de tolérance. Le **Taking Woodstock** de Lee est aussi un plaidoyer pour ces valeurs (voir *Séquences*, n° 261, p. 38).

**Looking for Eric** de Ken Loach est une comédie qui sait révéler la force de la solidarité ouvrière; un peu plus et on se croirait dans un film marxiste des années 60-70. Les apparitions parfois intempestives du grand joueur de soccer Eric Cantona ne viennent pas briser ce sentiment, mais au contraire peuvent le renforcer. C'est Cantona qui va motiver ce groupe de «Boys», amateurs de soccer, à se tenir ensemble. Pour démontrer que des travailleurs qui font preuve de fraternité peuvent réussir à mener à terme une vengeance contre un groupe de profiteurs.

**Le Temps qui reste** d'Elia Suleiman aurait pu se mériter le Prix du meilleur scénario parce que c'est un film bien construit, où l'humour subtil et les grands symboles politiques cohabitent harmonieusement. **Le Temps qui reste** aborde la grande question historique de la coexistence des Palestiniens et des Israéliens, mais avec une légèreté appropriée. Ce film mêle une trajectoire individuelle, celle de Suleiman (sorte de Tati ou Woody Allen) à une trajectoire collective, celle de sa



Looking for Eric

famille, chrétienne palestinienne, vivant à Nazareth (1948-2008). Une grande rencontre entre un style et un propos.

Parmi les films sous-estimés, il y a eu aussi les deux films réalisés par des femmes : **Fish Tank** d'Andréa Arnold et **Bright Star** de Jane Campion.

Le film de Campion reprend des thèmes et images de son classique **Le Piano**. Le film met en scène un couple, John Keats et sa jeune voisine, Fanny Brawne, qui l'aime éperdument. Lui crée avec sa poésie et ses choix de mots; elle, avec sa couture et ses choix de tissus. Bien que le personnage le plus connu soit celui du poète, Keats, Campion s'intéresse surtout au personnage féminin; c'est à travers les yeux de cette inconnue que le récit est mené. Le filmage est classique, comme il peut l'être chez Bresson. Cette grande histoire d'amour est un peu trop sage, mais n'est-ce pas la meilleure expression du contexte ?

**Fish Tank** est, avec **Looking For Eric**, une œuvre sociale majeure. Nous sommes près d'une forme de réalisme socialiste. **Fish Tank**, c'est l'histoire de Mia, une jeune de 15 ans venant d'un milieu de prolétaires. Elle doit composer avec les frasques aussi bien de sa mère que du nouvel amant de celle-ci. À travers le regard intense de Mia, l'adolescente rebelle, **Fish Tank** est la description naturaliste d'un aquarium social troublant. Plusieurs voyaient en Katie Jarvis (Mia) le prix de l'interprétation féminine; sa présence contribue grandement au pouvoir de ce film.

## COUPS DE CŒUR

**Policier, adjectif** (UCR) du cinéaste roumain Corneliu Porumboiu est le gros coup de cœur cette année; **La Visite du village** l'a été il y a deux ans et **Tulpan** l'an dernier. Ces deux films, comme les films roumains en général, font la preuve que l'on peut tourner des films passionnants et vivants, tout en ayant peu de budget. **Policier, adjectif** introduit le spectateur dans un univers philosophique comme celui d'Emil Cioran, marqué par le pessimisme et le scepticisme. Et dans un univers semblable à celui d'Ionesco qui, avec aussi une bonne dose d'humour absurde, évite le discours moraliste. Dans ce film, un policier applique une loi qu'il ne comprend pas, héritée de la période communiste. Son chef et son épouse se font fort de lui rappeler le sens strict des mots. Le nouveau fascisme est celui d'une langue incompréhensible qui impose sa vision du monde. Comme dans beaucoup de films de la « nouvelle vague » roumaine, **Policier, adjectif** a une histoire banale, presque triviale. Mais le ton et le jeu des comédiens est juste, et les personnages sont attachants. Une mise en scène de plans-séquences sculpte le temps (souhait de Tarkovski).

Un autre coup de cœur va à **Dogtooth / Canine** (Grand Prix de UCR) de Yorgos Lanthimos. C'était le seul film grec, mais quel film ! En résumé **Canine** est le récit de parents qui exercent un contrôle total sur leurs enfants. Pour ces parents, les enfants ne doivent jamais être contaminés par des éléments extérieurs. Alors, ils vivent tous bien enfermés dans une maison bordée d'une très haute clôture. On pourrait se croire en pleine science-fiction, mais nous ne sommes pas loin de Josef Fritzl, ce père autrichien incestueux qui a séquestré sa fille durant plusieurs années. Les diverses découvertes sexuelles des enfants rythment le film, lui conférant une dimension très provocatrice. Les choix stylistiques (en particulier des cadrages qui « castrent » les personnages et les espaces) sont permanents et cohérents. Bref, une œuvre originale très forte.

## LE BLOC ASIATIQUE

Cette année, l'Asie a mobilisé cinq films, dans la bataille pour la Palme d'or. Park Chan-wook, avec **Thirst / Bak-Jwi** (Corée du Sud), et Johnnie To avec **Vengeance** (Hong Kong) ont livré des films en deçà de leurs aptitudes. Le Chinois Lou Ye, avec **Nuit d'ivresse printanière**, ne fait guère mieux. Ce film a obtenu le Prix du scénario et **Thirst** le Prix du jury. Deux prix non mérités.

**Thirst**, tout comme **Vengeance**, sont deux films qui font preuve d'une grande virtuosité, celle que l'on reconnaît habituellement à leurs auteurs. Mais **Thirst**, qui veut renouveler le film de vampire en pastichant un peu de tout, a réussi le tour de force de provoquer de nombreux rires durant la projection; lorsqu'un film d'horreur « sérieux » fait rire, on sait qu'il y a un problème. **Vengeance** a l'insigne honneur de prouver que Johnny Hallyday est encore plus mauvais comédien que Van Damme, et cela handicape lourdement le film.

Attardons-nous à deux films asiatiques intéressants. Le plus surprenant de tous fut, sans contredit, **Visage** du Taïwanais Tsai Ming-Liang. **Visage** est à la fois un film de commande et un essai poétique. En effet, son réalisateur doit répondre à une commande du Musée du Louvre et filmer une version moderne du mythe de Salomé. Tsai Ming-Liang détourne la commande et en profite pour redire son amour pour François Truffaut. Il le fait en utilisant, une fois de plus, Jean-Pierre Léaud, pour interpréter le rôle du roi Hérode (mais son non-jeu est d'une tristesse inouïe). Comme von Trier, Ming-Liang est un grand créateur d'images inédites; à l'intérieur du Louvre, il est lui-même un peintre accompli.



Un autre film asiatique surprenant fut **Mother** (UCR) de Bong Joon-Ho (Corée). Ce film met en scène, comme son titre l'indique, une mère qui se donne comme mission de prouver que son fils simplet n'est pas coupable du meurtre dont on l'accuse. Le réalisateur mène le thème de l'amour maternel là où on ne l'a pas vu souvent; cet amour est plus possessif et aveugle que jamais. À travers son attachement pour ce duo mère / fils, le réalisateur fait aussi un procès des méthodes policières de son pays. **Mother** est un autre film coréen filmé d'une façon unique et admirable.

## QUELQUES DÉCEPTIONS

**Inglorious Basterds** de Quentin Tarantino. Le cadre historique est celui de la Seconde Guerre mondiale, alors que les « méchants » nazis sont poursuivis par de non moins méchants mercenaires américains. Tarantino peut-il, doit-il, respecter un cadre historique ? Non, bien sûr ! Comme toujours, le film est ailleurs, dans une suite de numéros de bravoure cinématographique. En 2 heures et 32 minutes, il y en a plusieurs, dont un très grand nombre démontrent le grand talent de dialoguiste de ce réalisateur. Cependant, nous attendions plus et mieux.

**Vincere / Vaincre** de Marco Bellocchio retourne lui aussi à la Seconde Guerre mondiale. Bellocchio tente de renouveler la façon de parler du fascisme italien en tablant sur une rencontre

## CANNES

entre la petite histoire (Mussolini a eu un enfant illégitime) et la grande histoire (la montée au pouvoir du fascisme italien). Mais Bellochio s'intéresse plus aux scènes de baise du Duce qu'à son trajet de dictateur. Et l'Histoire fout le camp.

**Les Étreintes brisées** de Pedro Almodóvar traînait avec lui des rumeurs de mauvaises critiques en Espagne, où le film avait eu une première sortie. Le spectateur retrouve bien Almodóvar, celui de l'amour et de l'amour du cinéma, dans un méli-mélo de flash-back. Le travail formel y est, mais sans la passion ni les émotions qui font la force des meilleurs films du cinéaste. La dernière réplique, « Vite il faut le refaire », parce qu'il peut enfin remonter son film, convient bien à **Étreintes brisées**.

### Coppola redevient un « jeune » cinéaste. Il est plus autobiographique que jamais; l'homme qui nous a donné de grandes sagas familiales retrouve ici la sienne.

En UCR, le film à sketches roumain **Contes de l'âge d'or**, sous la direction générale de Christian Mungiu (Palme d'or l'an dernier pour **4 mois, 3 semaines, 2 jours**), fut une déception. Tous les sketches reviennent sur des « légendes urbaines » de la période de Ceausescu. Sur les cinq sketches, seulement le premier (*La Légende de la visite officielle*) retient notre attention: un petit village doit tout chambarder pour impressionner un haut dirigeant du parti communiste; le traitement est proche du cinéma de Kusturica.

**Precious** (UCR), film américain de Lee Daniels qui avait eu beaucoup de succès à Sundance, fut une autre déception. Le film s'intéresse au cas presque désespéré d'une jeune Noire de 16 ans, Precious, très obèse, abusée aussi bien par son père que sa mère. Elle rêve de changer sa vie; un bon nombre de ses rêves farfelus sont illustrés à l'écran. Un *happy end* un peu trop édifiant contraste fortement avec le poids social qui entoure Precious. Deux curiosités: Mariah Carey y joue le rôle d'une institutrice et le chanteur rock Lenny Kravitz incarne un infirmier.

**Tetro** (QR) de Francis Ford Coppola fut, malgré des qualités certaines, une déception. **Tetro** impressionne parce que c'est un film libre, plein d'excès, de scories, donc plein de vie. Coppola redevient un « jeune » cinéaste. Il est plus autobiographique que jamais; l'homme qui nous a donné de grandes sagas familiales retrouve ici la sienne. Si le travail sur l'image (le noir et blanc des segments au présent par exemple) nous retient, le récit, lui, ne tient pas vraiment la route.

**Kuki Ningyo / Poupée gonflable** du Japonais Hirozaku Koreeda (UCR). La poupée gonflable est une « spécialité » du cinéma porno japonais. Ici, cette poupée, tout en étant le personnage principal, n'est qu'un prétexte pour questionner la vraie nature de l'humain. **Poupée gonflable** est un exercice qui promettrait mille réflexions intéressantes sur les rapports homme / femme, sur une sexualité frustrée, mais l'ensemble demeure vain. Quelques éléments visuels intrigants, et simili-fantastiques, fasci-

nent, mais ne peuvent combler le vide de l'ensemble. Le film est à l'image de sa poupée: gonflée artificiellement pour nous impressionner mais fondamentalement vide.

### INTOLÉRANCES NATIONALES

**Personne ne sait rien des chats persans** de Bahman Ghobadi (Prix spécial UCR) dénonce le manque de liberté d'expression musicale en Iran. Le réalisateur de **Les Tortues volent aussi** et de **Un Temps pour l'ivresse** va encore plus loin dans son engagement en faveur de la liberté d'expression dans son pays. Malheureusement, le film emprunte un style trop proche du clip. Ce film a maintenant, avec la réélection douteuse d'Ahmadinejad, une valeur conjoncturelle supplémentaire: il dénonce un pouvoir religieux répressif et dépassé.

**Eyes Wide Open** (UCR) de Haim Tabakman aborde le sujet tabou de l'homosexualité dans la communauté religieuse ultraorthodoxe de Jérusalem. Dans ce film, deux bouchers juifs vivent une histoire d'amour. Le jeu très crédible de ces deux « amoureux » réussit à rendre cette histoire plausible. Le poids de la communauté est présent partout, aussi bien par des paroles, des exigences religieuses que par des cadrages serrés que le réalisateur impose à ses personnages.

Sur la question similaire des droits des homosexuels, **Nuits d'ivresse printanière** de Lou Ye fut une grande déception. On a récompensé davantage le contenu, la prise de position, que la forme.

Le meilleur film chinois, le plus critique sur la question générale des droits de l'homme, était présenté dans la section *Séances spéciales*, il s'agit de **Pétition: La Cour des plaignants** de Zhao Liang. Pendant 12 ans (1996-2008), le cinéaste a filmé une chronique du petit peuple chinois, qui espère trouver un peu de justice en se présentant au « Bureau des plaintes », qui doit en principe répondre à leurs appels. Le film s'intéresse au cas particulier d'une mère qui réclame justice depuis très longtemps et qui a entraîné sa fille dans ce cheminement. La fille revient 10 ans plus tard pour retrouver sa mère toujours au poste. La désespérance du film en dit long sur le « renouveau » de la Chine moderne.

Le drame historique **Agora** (hors compétition) de Alejandro Amenabar prend position en faveur d'Hypathie d'Alexandrie, une femme à la fois philosophe, astronome et mathématicienne. Elle lutte pour la sauvegarde de l'intégrité de la grande bibliothèque d'Alexandrie contre l'intolérance des nouvelles religions. Le sujet et la cause sont nobles et valables, mais le film est pompier. Nous sommes bien loin de **La Mer intérieure**.

**Tzar / Le Tzar** (UCR), de Pavel Lounguine, est un autre film de reconstitution historique qui aborde la question des rapports entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Et, ici aussi, par un cinéaste qui nous a déjà donné des films plus personnels. Signe des temps? Le tzar Ivan le Terrible veut tout contrôler, mais son métropolitain (chef de l'Église orthodoxe) et ami s'oppose à ses visées. Ce chef religieux est dénué de toute ambition; il recherche une plus grande justice pour tous. Tout comme Hypathie d'Alexandrie, il va mourir en espérant qu'un jour ses idées prévaudront.

## CANNES

## QUELQUES CURIOSITÉS

**La Terre de la folie** (QR) de Luc Moullet fait preuve de jeunesse, de témérité et d'une audace narrative peu commune. Moullet définit **La Terre de la folie** comme « le plus régional » de tous les films présentés à Cannes en 2009. Ce film tente de prouver que la région des Alpes du Sud serait celle où il y a eu le plus de fous et de meurtriers sadiques parmi toutes les régions de France. **La Terre de la folie** se présente comme une sorte de documentaire et essai à la fois. Moullet lui-même, ne craignant pas de se mettre en cause, s'identifie comme ayant des liens de parenté avec une majorité de ces fous. Dans la scène finale, Moullet et sa compagne posent la question : qui est le plus fou de tous ?

**Ne change rien** de Pedro Costa est tout entier consacré aux répétitions de la comédienne Jeanne Balibar pour son prochain spectacle en tant que chanteuse. Durant la projection, plusieurs spectateurs s'éclipsent; nous sommes donc bien en présence d'un bon Costa. Filmé en noir et blanc, souvent très contrasté, et même proche de la noirceur à l'occasion, Costa nous livre une vision unique, exceptionnelle, de ce que peut représenter pour une artiste la création musicale.

**Min Ye... / Dis-moi qui tu es** (HC), du cinéaste malien Souleymane Cissé, est le seul film d'Afrique à Cannes cette année. C'est un nouveau Cissé, loin de son classique **Yeelen** (1987) qui peignait une Afrique imaginaire hors du temps. La modernité du milieu (les bourgeois et leurs maisons cossues), et des réflexions sur de nouveaux rapports entre les hommes et les femmes nous surprennent. Cependant, le thème classique du cinéma africain d'une confrontation entre l'Ancien et le Moderne est toujours présent : un couple d'aujourd'hui découvre qu'il y a un prix à payer de maintenir la tradition de la polygamie.

**Up / Là-Haut**, le film d'ouverture, du cinéma d'animation 3D de Pixar (Walt Disney), fut un bon choix. **Là-Haut** est le premier film d'animation à inaugurer le Festival de Cannes. Une fois l'ensemble de la compétition officielle vue, on réalise que ce film était un antidote pour nous prémunir contre la grande quantité de films violents qui allaient suivre. Ce film, s'il avait été en compétition, aurait pu se mériter un Prix du scénario.

Dans la section « Cannes Classics », la *World Cinema Foundation* (sous la présidence de Martin Scorsese, qui vient présenter les films restaurés) nous fait découvrir **Al-Momia / La Momie**, film égyptien de 1969 de Shadi Abdel Salam. **La Momie** marque un changement important dans l'histoire du cinéma égyptien; il ne table pas sur les gros mélodrames qui ont fait la fortune de l'industrie égyptienne des années 30-50. **La Momie** évoque le commerce éhonté des trésors des grands pharaons et le fait qu'un jeune chef décide alors de les confier à des archéologues occidentaux qualifiés. Ce *statement* quasiment politique, certainement en partie patriotique, est servi par un travail somptueux sur la couleur (la restauration rend donc bien service ici au film). Ce film, plus que tout autre, nous fait expérimenter le rituel du « Livre des Morts ».



Le Ruban blanc

## FILMS QUÉBÉCOIS

Cette année était une année faste pour le cinéma québécois; trois longs métrages étaient en compétition à la Quinzaine des réalisateurs. La QR a toujours été ouverte à nos films. En 1970, Jean-Pierre Lefebvre à lui seul est présent avec trois films.

Nous avons déjà pu voir **Polytechnique** de Denis Villeneuve et **Carcasses** de Denis Côté. Les deux films ont été bien reçus. Un critique de *Libération* s'est emballé pour le film de Côté en le comparant à **Crash** de Cronenberg. Denis Villeneuve a souffert de l'éternelle comparaison avec **Elephant** (Gus Van Sant). Ce qui démontre bien, dans les deux cas, les limites des comparaisons entre les films. Personne n'avait vu **J'ai tué ma mère** de Xavier Dolan. Le film est rafraîchissant pour tout le monde et il obtient beaucoup de succès. D'une part, le film obtient des réactions positives du public présent. Les sous-titres anglais aident probablement à s'y retrouver. D'autre part, la critique et les jurys ont aussi apprécié le film en lui décernant trois prix : prix Regards jeunes, prix *Art Cinema Award* et le Prix SADC. Dolan fait preuve d'un indéniable talent d'écrivain et de metteur en scène. Non seulement le casting est judicieux, et cela inclut Dolan lui-même, mais sa direction des comédiens en tire le maximum de profit.

Mentionnons aussi que le film d'animation *Runaway (Train en folie)* de Cordell Barker (ONF) s'est mérité le Prix du Petit Rail d'Or pour le meilleur court-métrage (un prix du public présenté par une centaine de cheminots cinéphiles de la SNCF). *Runaway* est le récit d'un train sans conducteur qui roule à toute vitesse sur une voie ferrée inquiétante; probablement une métaphore pour le Canada. **C'est pas moi, je le jure!** de Philippe Falardeau a reçu le Grand Prix Écrans Juniors 2009.

De la cinquantaine de films vus, nous retenons qu'il y a de plus en plus de violence dans le cinéma d'auteur, que celui-ci revient souvent au noir et blanc et à la mise en abyme et que ce sont souvent de « vieux » cinéastes qui font les films les plus jeunes. Le ton d'ensemble est assez lugubre. Un programme double avec le grand gagnant de la CO (**Le Ruban blanc**) et le grand gagnant d'UCR (**Dogtooth**) illustrerait bien cela: des univers clos, de répression, avec des mises en scène ascétiques. Mais nous y serons en 2010. ☺